

● *les belles*
vies

BENOÎT MINVILLE



roman **SABBAONE**

BENOÎT MINVILLE

Les belles vies

ÉDITIONS
SARBACANE
Depuis 2003

Bande-son

- DEFTONES, *Kimdracula*
- SLIPKNOT, *Left Behind*
- BRING ME THE HORIZON, *Happy Song*
- AC/DC, *Thunderstruck*
- PARKWAY DRIVE, *Crushed*
- AMENRA, *Razor Eater*
- LED ZEPPELIN, *Immigrant Song*
- WALLS OF JERICHO, *Relentless*
- NASTY, *Shokka*
- BRING ME THE HORIZON, *Blessed With A Curse*
- RISE OF THE NORTHSTAR, *Again And Again*
- MASS HYSTERIA, *Vae Soli*
- MARS RED SKY, *Alien Grounds/Apex III*
- HATEBREED, *Defeatist*
- DEFTONES, *Leathers*
- BOB MARLEY, *Concrete Jungle*
- LYNYRD SKYNYRD, *Sweet Home Alabama*
- BRING ME THE HORIZON, *Hospital For Soul*

*À Tata et Tonton.
Aux enfants de Passy.
À Cathy et Gérard.*

Vasco et Djib se demandent si ça ne va pas être plus grave qu'ils ne le pensaient.

Fesses vissées sur son banc, les mains dans les poches de son jean, Vasco tente de se vider la tête en suivant le parcours d'une araignée sur le mur blanc blindé d'affiches de prévention. Djib a la trouille au ventre ; il n'a qu'à fermer les yeux et ceux de sa mère apparaissent, la nausée n'est pas loin.

Un policier passe devant eux. Les bras chargés de pape-rasse, il rentre dans le bureau d'à côté.

Le commissariat est calme. Vasco glisse ses mains dans ses cheveux gavés au Pento et tente un coup d'œil à son meilleur pote, son frère de cœur... Djib se contente de hausser les épaules. Le silence est interminable, interrompu parfois par des bruits de doigts sur des claviers, des éclats de voix, une machine à café qui vrombit.

Un autre agent arrive – il marche d'un pas décidé, suivi d'une vieille dame qui peine à tenir la distance. Vasco s'attarde sur le bandage qu'elle porte au front, soupire et se penche vers Djib.

– Tu vas la rappeler, Samia ?

– Je t'ai dit d'oublier mon nom.

– Putain, je t'ai dit que j'étais désolé!... Tu crois que je m'en veux pas ?

– Me soûle pas, Vasco.

Du fond de sa colère, Djib ne comprend toujours pas comment tout ça a pu dérapé si vite.

Enfin, si. Il y a toujours une fille dans l'histoire, avec Vasco, quand ça tourne mal. Une fille. Un autre mec. Et Vasco... À chaque fois, Vasco – le poing dressé et les neurones en cale sèche. Déjà tout même, au parc en bas de la cité, il s'attaquait à ceux qui voulaient piquer son goûter à Djib...

Et voilà, encore une fois. Il a fallu que ça arrive aujourd'hui, dernier jour de bahut.

Comme toujours, ça commençait bien, pourtant. Vasco était déjà en vacances, sa première année de CFA sous le bras, celle-ci ayant oscillé entre « médiocre » et « progrès mais peut mieux faire ». Il était venu chercher son pote à la sortie. Au programme de la soirée : tournoi de FIFA et du son.

Djib, lui, terminait l'année sur les rotules, après une histoire stressante avec une fille « chouette mais caractérielle » et un passage en première S obtenu à la sueur du front. Et pour tout dynamiter : ce gars de première STMG, Malik, un chaud, beau gosse, le genre qui n'hésite pas à tenter sa chance avec des filles casées.

Le dernier jour de l'année... celui qui libère. Dans sa classe, peu avaient tenu jusqu'au bout de la journée – occasion trop belle de s'offrir un aprem de vacances avec un peu d'avance, surtout que la plupart des potes restaient convaincus que la seconde était « la dernière année tranquille, avant les choses sérieuses ».

Pour Djib, pas question de sécher : il devait bien ça à sa prof de maths, elle ne l'avait jamais lâché et sa mère l'aurait fait culpabiliser... « Il ne faut jamais décevoir ceux qui croient en toi ». Encore raté, pour le coup...

Tout est allé très vite.

Le soleil bien haut, les grilles ouvertes... Enfin la quille ! Deux-trois cahiers voltigeaient, partout des sourires, on se parlait de ce qu'on allait faire de l'été, qui s'annonçait étouffant sur toute la France.

Et, du côté des platanes... il y avait Malik – qui draguait Samia ouvertement. Logique, Djib est intervenu. Il avait

attendu les lèvres de sa nana toute la journée, elle devait partir au bled d'ici deux jours et il était à cran.

Très vite, un cercle s'est formé autour d'eux et les sacs à dos sont tombés au sol.

Il ne faisait pas le poids, Djibril, avec ses petits muscles secs ; Malik avait presque une tête de plus, et son nez cassé trahissait l'habitué de la castagne. Malik a envoyé une bonne secousse à Djib. Samia gardait les mains crispées sur sa bouche, ses copines piaillaient, ça criait de partout.

Et bien sûr, c'est là que Vasco a débarqué, la clope coincée aux bords des lèvres, les poings déjà serrés – des poings furieux, dont les jointures se sont mises à cogner Malik avant même un « qu'est-ce qui s'passe ? »

Vasco, il tape fort. Sauf que Malik savait se défendre... et surtout, que Djib ne pouvait pas déceimment laisser son pote lui sauver la mise devant Samia. Qu'est-ce qu'elle penserait ? Un copain de Malik est entré dans la danse – Vasco lui a fait regretter l'idée. Et ensuite, avec Djib, ils se sont concentrés sur le Don Juan. Ils ne lui ont pas fait de cadeaux.

Le gardien a appelé les flics.

Retour sur le banc.

Djib cherche l'apaisement en caressant son afro. Dans ses souvenirs de même, sa mère faisait comme ça, à une époque où elle pouvait encore s'y risquer sans que cela ne gêne ni l'un ni l'autre.

– Tu me fais la gueule, hein ?

Djib ne répond pas.

– Je vois bien que tu me fais la gueule.

Vasco baisse la tête. Il a perdu de vue son araignée, elle a dû se planquer derrière la caméra, là-haut.

– Vos parents arrivent, fait un policier.

D'un coup, Vasco a la gorge asséchée. Ses mains se mettent à trembler toutes seules et s'empourprent comme si elles portaient les stigmates des coups qu'il a balancés. Ses mains... Vasco pense à son père.

Ce père qui arrive du bout du couloir, avec sa mère. Derrière sa moustache, on dirait que son visage entier refuse le moment. Digne, il avance. Digne et raide. Les semelles de ses souliers cirés claquent sur le carrelage.

Le commissariat, ça commence à devenir un lieu de rendez-vous, entre eux... La dernière fois, c'était il y a six mois : Vasco avait fait le mur pour rejoindre une fille à une soirée, vu qu'*on ne sort pas le samedi soir* sous le toit paternel... et il avait fallu que les agents de la B.A.C leur tombent dessus au moment où, blottis l'un contre l'autre avec une 8.6 dans la main, ils laissaient la désobéissance prendre tout son sens.

Cette fois-là encore, Vasco avait juré sur l'honneur de se tenir à carreau...

Il baisse les yeux. La honte est trop forte et le poids du regard aussi.

De son côté, Djib reconnaît alors les pleurs de sa mère, accompagnée de deux de ses sœurs. Elle approche à son tour, soutenue par les frangines. Et le fixe, muette. Abasourdie. Djib se détourne.

Ils sortent tous ensemble. Dehors le soleil décline mais brille encore, les filles sont en jupe, on boit des verres en terrasse, des gamins jouent avec l'eau de la fontaine sous les yeux des parents. Les deux potes ne dévient pas de la trajectoire qui les ramène au parking.

Malik a porté plainte.

Comme pour une réunion de crise, les parents de Vasco et la mère de Djib se sont rassemblés dans la cuisine exigüe. La consternation mène le combat avec la colère – et la tristesse, embusquée pas loin derrière. La mère de Djib est assise, éreintée. Par ses journées de ménage, forcément, mais surtout par ce fils dont elle attend tellement, celui qui a le même visage que l'homme qui l'a abandonnée avec les enfants, il y a cinq ans. Son Djibril. Un bon fils pourtant, un frère responsable, mais un garçon. Et les garçons...

Le père de Vasco vide son verre de vin et le pose sur la table en formica. Il a fait ce même geste sur cette même table, il y a trente ans, le jour où Lina et lui sont arrivés en France, jeunes mariés s'exilant loin de leur petit village.

La mère de Vasco ressert du jus de fruit à Fatoumata ; malgré les cernes qu'elle a sous les yeux du soir au matin, elle est consciente qu'à deux, c'est plus facile.

Ils discutent depuis une heure. Ils font face.

– Et dans tout ça, comment va Hugo ? demande Fatoumata.

– Ça va. Lui, c'est juste qu'il ne sait pas se taire. Il a des mots plein son carnet, mais au moins il est calme.

Les garçons sont dans la chambre de Vasco, ils guettent. Djib n'a peur que d'une chose : le renvoi. Ça reviendrait à dire au revoir au dossier parfait nécessaire à sa prépa... pas possible, putain. Pas possible ! À sa droite, Vasco bâille en passant les

mains derrière sa tête – fausse tentative pour paraître détendu. Et à sa droite à lui, Hugo, dix ans et fou de son frère, l'imite aussitôt, récoltant un clin d'œil en récompense. Le pauvre petit ne doit pas bien comprendre pourquoi l'ambiance est si tendue, ce soir.

Vasco chuchote :

– Tu l'as rappelée, Samia ?

– Elle veut plus me voir, elle dit que je suis immature.

– Désolé, vieux. T'as même pas eu le temps de concrétiser, du coup.

– Moi, au moins, j'ai eu une histoire avec autre chose que ma main droite.

Vasco lui tape sur l'épaule :

– Vraiment désolé. Je te jure, je pensais que ça aimait les durs, les filles comme Samia.

– Les filles comme... Qu'est-ce que tu veux dire là ?!

« *Tourne ta langue, tourne ta langue* », pense Vasco.

Gêné, il pointe du doigt son poster de Manchester et improvise :

– T'as vu, Ronaldo a planté quatre fois, hier ?

– Tu sais que je m'en tape ?

– Tu sais que t'es pas obligé d'être agressif ?

– Et toi, tu sais que t'as foutu ma vie en l'air ?!

– Arrête frérot, exagère pas.

– Il a porté plainte...

Pour bien montrer que ça ne l'atteint pas, Vasco s'affale sur son lit défait.

– T'inquiète, je t'ai dit que je prendrais tout pour moi. T'as rien fait, Djib, c'est moi qui ai déconné. Il va se passer quoi, sérieux ? Malik joue les chauds, genre il connaît du monde ? Je leur pisse dessus. Et pour le bahut ? On était dehors. Au PIRE du PIRE, on va ramasser des merdes de chiens au parc des Lavandières un samedi après-midi, basta.

Pas de réaction, son pote reste muet, crispé. Vasco inspire et reprend à voix basse :

– Je suis vraiment désolé...

Djib est soulagé de l'entendre prononcer ces mots-là – ça lui fait pas de mal de se remettre en cause de temps en temps, à ce foutu flambeur. Et en même temps, s'il est honnête avec lui-même, il sait qu'une part de lui devrait le remercier : l'autre allait le démolir.

En réalité, il est inquiet pour eux. Inséparables même dans la merde : si l'un tombe, l'autre lui tend la main ; alors, si les deux s'écroulent... Stratégie « à la Vasco » : *On trouvera bien quelque chose*. C'est la même rengaine depuis la petite section.

Et puis, au fond, il ne pense plus trop à Samia et à Malik ; il pense à sa mère, et il s'en veut. Tête baissée, il passe son doigt dans la poussière tassée entre les magazines éparpillés sur le bureau. Il est mal. Incapable de rester en place, aussi – machinalement, il se défoule sur la balle anti-stress en forme de ballon de foot de son pote.

De son côté, Vasco contemple son étagère vide... là où sa télé trônait tout à l'heure encore avec sa Playstation. Quand son père lui a confisqué le tout, en rentrant, il se doutait bien que ce n'était que le premier round. La suite a claqué comme une gifle : pas de vacances au bled cet été. Entrailles secouées immédiatement. Son père a été catégorique, et même si cela l'attriste sûrement de savoir que son aîné ne verra pas ses grands-parents, il ne transigera pas... *Un voyou ne rentre pas au Pays*.

Ça, Vasco a plus de mal à encaisser. Pas d'après-midis au bord de la rivière à siroter du Sumol en mangeant Pica pao, pas de ce soleil qu'on ne voit jamais ici, pas de nuits chaudes de bals, pas d'oreilles qui sifflent après avoir dansé jusqu'à tard avec les filles et les potes qu'on ne voit qu'une fois par an...

Tout défile : l'odeur du cochon à la broche, la bière qu'on boit en douce entre cousins après avoir ramassé les patates avec les vieux, sa main qui plonge sous le tee-shirt de Maria avec qui il aurait *tellement* voulu aller plus loin cette année, les blagues nazes de son grand-père, marmonnées par-dessus sa canne quand il l'aide à rentrer les moutons... Rien, rien ; il a tout foutu en l'air et c'est sa faute.

En croisant son regard dans la glace, il voudrait mettre une droite à ce petit mec en débardeur à la tronche arrogante.

– Ils causent, fait soudain Djib en tendant l'oreille.

Le père de Vasco s'est resservi un verre. Il réfléchit.

– Il leur faut du plomb dans la tête. Qu'ils comprennent. Lina, tu le sais, à leur âge, si j'avais fait le quart de ce que font ces enfants...

– Ce ne sont plus des enfants, le coupe sa femme.

Le père boit une gorgée.

– La vie est facile pour eux, ils ont tout ce qu'ils veulent. Nous, on a dû vivre avec rien.

Fatoumata connaît leur histoire, elle ressemble à la sienne. Il n'y a pas que l'amitié de leurs fils qu'ils ont en commun, ces voisins de HLM. À leur arrivée en France, Lina avait dix-sept ans, José vingt ; ils ont fui la misère, leurs parents étaient soulagés de les voir tenter une vie meilleure loin de ce Portugal rural d'après Salazar...

– Ça n'a rien à voir, José, tu le sais.

– On respectait nos parents. Eux ne respectent rien. Avec tout ce qu'on fait pour eux... On se sacrifie. On ne leur demande rien, simplement se lever et aller en cours ! Moi, je me tue pour ce gosse tous les jours.

Il tape sur la table, grimace – son épaule le lance au geste d'humeur de trop.

– On fait du mieux qu'on peut. Ils sont turbulents mais pas mauvais, objecte sa femme en s'essuyant les mains sur son tablier après avoir découpé des beignets dans un plat.

Rituel immuable : manger accompagne les joies et les peines, dans cette maison, et une amie de longue date doit toujours trouver quelque chose dans son assiette.

Avoir manqué est devenu besoin d'offrir.

Lina envoie un signe de tête à Bintou et Assma, les deux jeunes sœurs de Djib que leur mère a embarquées avec elle. Assises sagement sur des tabourets, elles hochent la tête et, après avoir reçu l'approbation de leur mère, se jettent sur ce goûter somptueux.

– Chercher son fils au commissariat..., enrage José. Quelle honte ! On dirait le « preto » du troisième, ce bon à rien. C'est ça qu'il va devenir, mon fils ? Un bon à rien qui passe son temps à se plaindre et à attendre les aides ! ? C'est mon fils, ça ?

– José !

Lina a les sourcils froncés. Fatoumata ne relève pas, elle se contente d'essuyer les grains de sucre collés aux lèvres de sa plus petite.

– Le mal est fait, dit Lina – en montrant au passage, d'un seul coup d'œil, son désaccord sur le nouveau verre de vin que son mari se verse. Maintenant, il faut qu'on décide ce qu'on va faire d'eux. Comment on va les *aider*. De toute façon, ils devront assumer leurs actes ; et si Vasco doit payer quelque chose, j'irai chercher jusqu'au dernier centime de son Livret.

José préfère détourner le regard. La voix de Fatoumata s'élève alors, à mille lieues du ton rond et enjoué qu'elle adopte habituellement. Si lasse...

– Djibril n'a pas réussi à trouver de job pour l'été, je n'ai pas de congés avant mi-août et je ne peux pas lui demander de garder ses sœurs... Il l'a déjà tellement fait ! Il faut qu'il révise. Sa prof de maths lui a dit : « La première S, il faudra redoubler d'efforts ». Avec la maison de quartier, ses sœurs vont pouvoir partir une semaine chacune en colonie. Mais lui...

Lina finit d'essuyer la vaisselle. La salade est déjà lavée, les patates épluchées et elle a sorti des gésiers du congélateur. Elle sait que José et les garçons raffolent de ce plat.

Dans la chambre, les deux potes ont l'oreille collée à la porte tandis que Hugo s'est allongé à plat ventre sur la moquette, petit Indien qui prend son rôle à cœur.

– Qu'est-ce que je vais faire...

Face aux larmes de sa mère, la petite Bintou lui tend un morceau de beignet. Fatoumata feint un sourire et amène le petit visage tout rond contre elle.

Lina s'assoit, prend la bouteille de vin rouge pour s'en servir un fond. À la guerre comme à la guerre.

– Il n’y a qu’une solution. Il faut qu’ils partent demain...

José et Fatoumata restent pendus aux lèvres de Lina. Côté ados, c’est la montée de stress.

– Écoutez-moi bien. Zé’, ressers Fatoumata, son verre est vide.

Pendant qu’il s’exécute, elle reprend :

– J’ai beaucoup réfléchi, il faut qu’on fasse quelque chose. Je refuse qu’on dise que je ne m’occupe pas de mon fils. Il faut que ces enfants *comprennent*, cette fois. Voilà ce que je vous propose : j’ai parlé à Armando. Il est prêt à nous aider.

Surpris, son mari plisse les yeux. Armando, c’est l’ami d’enfance qu’on a au téléphone de temps en temps, qu’on ne voit plus mais qu’on garde dans son cœur. C’est tout un pan de sa vie, de son histoire.

« Sapato Branco », qu’on l’appelait à cause de la seule paire de chaussures blanches et usées qu’on lui connaissait quand il arpentait les pavés du village. Cet ami avec qui ils sont montés en France il y a trente ans... Rémanence d’une autre vie. Pas de papiers, une langue à apprendre, s’intégrer. Faire le larbin des Français. Tout devoir à ce pays. Oui, il se souvient : ils avaient fait une étape dans le Centre, Armando n’avait pas continué le voyage. Avec sa fiancée, ils avaient réussi à trouver du travail chez un bourgeois local. Femme de chambre et jardinier. José, bien incapable de situer la région sur une carte, se remémore les paysages, plus verts qu’au Pays où le soleil brûle tout l’été ; et les gens, la méfiance parfois, leur gentillesse aussi. Des gens de la terre, comme chez lui.

– Armando est boulanger dans une petite ville de la Nièvre.

Lina poursuit d’une voix calme :

– Armando et Louisa ont eu leur fille quelques mois après leur arrivée en France, et puis leur patron est mort. Ils se sont retrouvés sans rien et ont vécu des moments très durs. Il a fini par monter son affaire. Il m’a parlé d’une femme qui les avait aidés. Une travailleuse sociale de la DDASS qui accueille des enfants depuis des années.

– Tu veux mettre nos gosses à la DDASS? Tu plaisantes, j'espère!

José est raide, il tremble. Fatoumata écoute son amie. Dans la chambre, les deux copains ont échangé un regard mêlant incompréhension et terreur. Ils le savent, la mère de Vasco est capable de tout.

– José, je t'ai dit de ne pas m'interrompre. Armando m'a donné le numéro de cette dame, Marie. J'avais besoin d'aide, de parler, je me disais... qu'elle devait en avoir élevé, des ados compliqués.

Le front de José se barre d'une ride. Lina sait ce qu'il pense : « *Besoin de personne pour éduquer mon fils* ». Elle reprend :

– Nous avons beaucoup parlé. C'est une dame d'une grande bonté. Très à l'écoute. Son mari est un éleveur à la retraite, il a 80 ans. L'hiver dernier, une de ses granges s'est effondrée pendant une tempête. Il attendait les beaux jours pour la réparer, mais seul, il n'aura plus la force. Marie m'a proposé de prendre les garçons et de leur confier la tâche de réparer la grange. Sa maison est grande, m'a-t-elle dit, il y a du travail. Ils se rendront utiles. Je pense que cela peut leur faire du bien. En attendant la suite...

José se frotte le visage. Il sait que sa femme a raison. Fatoumata prend la main de Lina.

Dans la chambre, Djib sent la colère envers son « frangin de cœur » monter dans ses reins.

Un quart d'heure après, les valises sont sur les lits.

L'épaisse porte du laboratoire de boucherie se referme derrière Dylan.

Il se retrouve sous le soleil, ses incisives plantées dans sa lèvre inférieure. Il aurait bien voulu la claquer plus violemment, tout envoyer voler, mais le lourd mécanisme a ridiculisé sa colère, et c'est sans un bruit qu'il atterrit dans la rue.

Face à lui, le petit pont sous lequel coule la rivière maigrelette où il irait bien plonger. Il arrache une cigarette à son paquet, se l'enfourne dans la bouche, ses doigts agités et couverts de coupures peinent à gratter la pierre du Bic quasi mort.

Après la première bouffée, il cure un de ses ongles, puis deux – ils sont perpétuellement salis par le sang, les éclats d'os, les gerçures dues à la chambre froide et aux longues heures de découpe. Les découpes. Un geste en boucle, et cette phrase de base : *Applique-toi. Applique-toi.* Un frisson de rage le prend, il jette son calot de boucher au sol, essuie nerveusement ses mains sur son tablier constellé de taches rouges.

– T'as fini ? On y retourne ?

La voix le fait sursauter. Monsieur Moreau se tient à quelques pas, ses larges mains sur les hanches, le menton en avant.

Dylan fuit le regard. Il baisse la tête et joue avec les gravillons du bout de sa Nike Air.

– Je t'ai posé une question, Dylan. On y retourne ?

– C'est bon.

– Non, c'est pas bon. T'as un agneau en travail et tu vas aller le finir. On n'abandonne pas son poste comme ça. On en a déjà parlé !

– Je fais de la merde, de toute façon.

– Alors applique-toi.

Tout le temps, tout le temps, Monsieur Moreau le lui répète. S'appliquer, exécuter les gestes encore et encore... Il s'en fout, là, il veut une autre clope, une bière, être seul.

– Dylan, on a dit qu'on réessaierait de te passer en boutique... C'est ce que tu as demandé, non ? La clientèle ?

Dylan ne répond pas. Il écrase son mégot, suit la fumée des yeux. Avec la chaleur à crever, un goût de cendrier reste au fond de sa bouche et il a une boule dans la gorge, celle qui empêche de parler. Celle qui prend le dessus quand tout déborde.

– C'est bon... Je m'en fous.

– Non, tu ne t'en fous pas. Premièrement tu ne me parles pas comme ça, deuxièmement tu me regardes !

Il y a moins d'un mètre entre l'ado et l'imposant boucher, Dylan sent son haleine dans son cou.

La voix claque :

– J'ai dit : tu te retournes, et tu me regardes !

Dylan écrase ses molaires, tient deux secondes et finit par plonger ses yeux bleus dans ceux, furieux, de son patron.

– Tu veux aller en boutique ?

– Oui, mais...

– Y a pas de mais, que du travail. Comment je fais pour te laisser aller en boutique si tu me bricoles des découpes pareilles ? Les clients ne vont pas te demander que du bœuf sous prétexte que tu aimes le travailler. Tu connais le prix de la viande, tu es là pour apprendre. Et respecter ceux qui t'apprennent les choses.

– Je sais. Je sais.

– Alors si tu sais, fais-le. Dylan, je suis très patient, on en a déjà parlé. Ça va bientôt être les vacances pour toi, il faut vraiment que tu réfléchisses à tout ça. Moi, je suis prêt à t'accueillir à nouveau en septembre, mais il faut que tu changes d'attitude. Sinon, je ne pourrai pas continuer... J'ai beaucoup de demandes.

Dylan ressent les coups habituels dans son ventre, comme des crochets au foie. Il ne peut plus ouvrir la bouche, plus communiquer. Ses yeux mouillés de rage reviennent sur Monsieur

Moreau, lequel coiffe sa moustache dans ce geste qu'il a toujours quand il réfléchit. Monsieur Moreau, c'est un roc, il ne laisse rien transparaître. Un homme, quoi.

– Qu'est-ce qu'on fait, Dylan ? On y retourne ?

Le jeune regarde trois canards batifoler dans les nénuphars, à deux pas de la Boucherie Moreau. C'est le genre de truc qui le ferait bien marrer, d'habitude. En face, derrière sa fenêtre, il sait que la vieille Lebeau n'a rien perdu de leur échange. Il a envie de lui faire un doigt, de jeter une pierre dans son putain de carreau.

– Dylan ?...

Le bout de la cigarette consumée lui brûle la bouche, il la crache et en profite pour ramasser son calot.

Quand la journée se termine, Monsieur Moreau lui serre la main de façon plus appuyée qu'à l'accoutumée, l'obligeant à lui faire face.

Dylan se traîne un peu, il va attendre sa sœur sur les marches de l'église, à l'ombre. François, l'autre apprenti, le salue et grimpe sur son scooter. Dylan lui répond, puis regarde sa vieille 103 fatiguée.

Deux vieilles toutes penchées passent devant lui, luttant pour tirer leur cabas. Il leur dit bonjour.

Jessica arrive – en retard, bien sûr. Elle a encore dû taper la discute avec un mec. Ça fait plusieurs mois que Dylan ne va plus l'attendre devant le bahut, c'est parti en vrille trop de fois. Il s'est fait une raison, sa sœur plaît aux mecs.

Remarque... À voir sa jupe trop courte, son décolleté, ses baskets à paillettes et sa frange au ras des yeux dans l'espoir de passer pour une Parisienne, il n'a pas trop de mal à comprendre. Elle a les joues bien rondes d'une fille du pays et de bons petits jambonneaux, sa Parisienne de sœur. Vrai que pour autant, elle est belle. Paraît que la mère lui ressemblait au même âge.

Elle arrive, lui sourit, dévoilant ses dents du bonheur, le détail qui achève les mecs quand ils ont bloqué sur sa bouche.

– Ça va ? Excuse.

– Ça va...

Il lui tend son casque.

– Putain, qu'est-ce qu'y fait chaud. On se baque en rentrant ?

– Bah, j'ai pas trop avancé sur mon rapport de stage. C'est la quille la semaine prochaine.

– Oh, steup', je veux pas y aller toute seule ! La dernière fois, je suis sûre d'avoir vu le fils Martin me mater.

– Arrête de mythonner, marmonne Dylan en enfourchant sa meule. Y a personne qui vient à la rivière. Tonton dit qu'il y a même pas de poissons, c'est pour ça qu'il va toujours m'emmener dans un autre coin.

Il démarre.

– T'as acheté le pain, Dylan ?

– Meeerde, j'ai zappé... C'est vrai, Tata m'a demandé.

– Petite tête, se moque Jessica en tapant le casque de ses ongles vernis et travaillés comme de la haute orfèvrerie.

Elle attrape le grand sac à dos enroulé sur le porte-bagages.

– Faut en prendre combien ? marmonne Dylan en cherchant le billet qu'on lui a confié ce matin.

– Je sais pas, qu'est-ce qu'elle t'a dit ?

Il bugue... Impossible de se souvenir.

La sœur souffle. Et puis elle saute du scooter, fonce à la boulangerie et revient avec six baguettes qui dépassent du sac.

– J'ai trop hâte d'être en vacances !! Lionel part pas, cet été.

– Tu vois toujours ce mongol ?

Jessica lui pince le dos.

– Je l'aime pas, il te traite mal.

– Je suis assez grande...

Dernièrement, côté cauchemars, Dylan n'a eu que l'embarras du choix pour foutre ses nuits en l'air : celui où sa sœur tombe enceinte, celui où on les place à nouveau en foyer, celui où on les rend à leur mère...

Il pousse les gaz et rejoint la départementale, dépasse un tracteur en pleine artère principale. Une fois libéré de la circulation, il peut enfin foncer pour rentrer à Passy.

Vasco et Djib n'ont toujours pas compris comment ils se sont retrouvés là, devant le petit portillon couvert de fleurs de la dernière maison d'un lieu-dit perdu au milieu de la campagne. Ou plutôt, ils ont trop peur de comprendre... et en réaction, ils restent figés face à la grande bâtisse parcourue de lierre, pendant que le père de Vasco fait son dernier rapport par téléphone à sa femme.

Ils se sont levés tôt pour éviter les bouchons de l'A86. Sur le seuil de la porte, Fatoumata a serré fort son fils dans ses bras – lui qui n'est jamais parti en colo a trouvé la situation paradoxale. Et puis, en descendant les escaliers sales de l'immeuble, ils ont croisé le voisin du second, occupé comme d'habitude à prendre son café et à fumer sa cigarette. José s'est enfin adressé à son fils, pour lui infliger :

– Tu veux finir comme ça ?

Ensuite, Hugo les a salués depuis la fenêtre de sa chambre, tout sourires, avant de brandir les manettes de la Playstation. Tête levée vers le ciel, Vasco a laissé filer un « petit batârd ». Il allait lui manquer terriblement, ce frangin collant.

Et il a repensé aux paroles de sa mère.

– Grandis... Rends-toi fier, rends-nous fiers.

Sa mère, capable de mettre des mots sur cette montagne qui pèse sur lui. Impossible de faire machine arrière.

Ils ont pris la route, sous le cagnard, avec les K7 de Pimba de son père comme ultime punition. Après avoir enfin échappé

à l'engorgement de la capitale, ils ont filé sur une autoroute déserte jonchée d'arbres dont les noms, que José s'escrimait à leur énumérer comme dans un musée, ont vite échappé aux garçons.

Pause pipi aux abords de Nevers, dont la zone industrielle a rappelé à Vasco la même laideur plate que celles qu'ils ont l'habitude de parcourir dans l'ennui de certains dimanches. En plus vert. L'impression générale est d'être au cœur d'un reportage de France 3.

Derrière leur cité, quand on s'éloigne, ça respire un peu la cambrousse, mais là c'est « vraiment » la campagne. Il n'y a rien à des kilomètres à la ronde, et dans les villages traversés c'est souvent une succession de volets fermés et de panneaux « à vendre ».

Pour Vasco, l'expression « *au milieu de nulle part* » était jusque-là associée à son village portugais, sorte d'endroit bucolique qui n'existait que pendant les semaines où il venait vivre un été en boucle sur la terre de ses ancêtres... Il se voit forcé d'élargir son champ lexical.

Le trajet a ensuite vu valser les bleds aux noms bizarres, il a fallu patienter et se farcir bien des tracteurs ou des engins agricoles, déchiffrer des pubs d'un autre temps sur des façades en pierre, jusqu'à ce que le GPS du père finisse par ânonner : *Vous êtes arrivé à destination.*

Le panneau du lieu-dit dépassé, ils ont roulé au pas devant les cinq maisons largement espacées les unes des autres, puis José a arrêté la Mercedes devant la dernière maison. À quelques mètres du panneau de sortie.

Il est nerveux, lui aussi. Il s'apprête à confier son fils à des inconnus.

Son orgueil en a pris un coup, et pourtant, en accord avec sa femme, il veut croire que cela sera bénéfique. Il ne doit pas baisser les bras – en tout cas, il veut avoir tout essayé avant de se résigner...

Mais il y a ces mots qui font peur, aussi : *la DDASS, famille d'accueil, enfants à problèmes...* Il ne sait pas si c'est une bonne

À découvrir aussi
DANS LA COLLECTION EXPRIM'



Samedi 14 novembre

Vincent Villeminot

13,5 x 21,5 cm

216 pages

15,50 €



9 782848 659220

Vendredi 13 novembre 2015, B. était à la terrasse du café, quand les terroristes ont tiré. Son frère est mort, lui s'en sort presque indemne. Hagaré, il quitte l'hôpital au matin, monte dans le métro. Son regard croise celui d'un passager...

Stupeur. Il reconnaît ce visage : il s'agit de l'un des hommes qui ont tué, la veille.

Alors que ses proches le recherchent dans une capitale meurtrie, B., sous le choc, décide de suivre l'assassin jusqu'à sa planque.

Samedi 14 novembre est le récit du jour qui va suivre.

Directeur de publication : Frédéric Lavabre
Collection dirigée par Tibo Bérard
Maquette intérieure: Xavier Vaidis, Claudine Devey

© Éditions Sarbacane, 2016

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

Achevé d'imprimer en mai 2018
sur les presses de l'imprimerie ProImpress
N° d'édition : 0088
Dépôt légal : 2^e semestre 2016
ISBN : 978-2-37731-286-3

Imprimé en France